

« Je ne cherchais pas seulement des réponses au fait d'être queer, mais d'être noire et queer »

Ève Marie Perrin, 26 ans, est photographe, DJ, organisatrice d'évènements ou encore enseignante. D'origine suisse et haïtienne, elle mène une lutte convergente contre le racisme, le sexisme et l'homophobie. Portrait d'une militante aux multiples facettes.

Entretien : Marsali Kälin

Ève Marie Perrin, vous avez grandi en Haïti jusqu'à l'âge de 10 ans. Comment s'est passée votre arrivée en Suisse ?

En Haïti, je vivais avec ma famille dans un milieu social plutôt privilégié. Puis, la situation politique est devenue instable et nous avons dû précipitamment quitter le pays. Ma mère étant suisse, nous nous sommes installé-e-s à Yverdon (VD), sa ville d'origine. Lors de mon arrivée, j'ai vécu un réel choc culturel. Du haut de mes 10 ans, je savais que ce que je vivais était injuste. D'abord, les représentant-e-s du système scolaire ont automatiquement voulu me faire redoubler une année, sans prendre la peine de tester mon niveau ou me faire passer un entretien. En Haïti, je fréquentais un lycée français très élitiste, mais l'école suisse ne pouvait apparemment pas concevoir que mon niveau puisse être à la hauteur. Je pense que mon accent haïtien a joué un rôle déterminant dans cette discrimination. En effet, les personnes racisées qui parlent avec un accent sont fréquemment perçues comme étant illettrées, alors qu'elles maîtrisent souvent plus de langues que les personnes blanches. Par la suite, j'ai fait d'autres expériences de discriminations racistes que je n'avais encore jamais vécues, comme la fois où, à la gare d'Yverdon, un homme m'a craché dessus en me traitant de « sale noire ». Je mentionne souvent cet exemple, car il permet de rappeler que le racisme le plus primaire existe bel et bien en Suisse, mais ce qui me touche en réalité le plus est le racisme ordinaire et les écueils du quotidien, comme la discrimination face à l'emploi ou le profilage racial.

Quand et comment cette expérience de discrimination raciale s'est-elle transformée en engagement collectif ?

Après 2 ans au Gymnase de Frauenfeld (TG), où je faisais partie des trois seules personnes afrodescendantes de l'établissement, j'ai commencé des

études de médecine à l'Université de Lausanne UNIL. J'abordais souvent les questions de racisme avec mon entourage, à un niveau interpersonnel, mais c'est seulement à l'université que j'ai découvert la vie associative. Après des incidents racistes sur le campus, notamment des cas de blackface, nous nous sommes réuni-e-s pour organiser des débats et conférences. Considérant l'idée que l'union fait la force, nous avons fondé la première association d'étudiant-e-s afrodescendant-e-s de l'UNIL. Pour moi, il était non seulement essentiel de débattre des problématiques liées au racisme à un niveau théorique, mais aussi de créer des espaces accessibles pour échanger entre nous autour des difficultés qu'on pouvait vivre et se soutenir mutuellement.

En parallèle, vous avez commencé à lutter contre l'homophobie. Comment s'est poursuivi votre engagement sur ces deux fronts ?

C'était parfois difficile d'aborder le fait que j'étais lesbienne au sein de l'association d'étudiant-e-s afrodescendant-e-s. L'association ne souhaitait pas forcément prendre position à ce propos, comme cela arrive souvent quand des groupes militants doivent se positionner face à d'« autres » formes de discrimination. Et même si fréquenter des milieux queers me faisait du bien, j'étais régulièrement confrontée à des formes d'oppression raciste. Cette situation était pesante, car je ne cherchais pas seulement des réponses au fait d'être queer, mais d'être noire et queer. Je ne voulais plus faire partie de milieux qui n'accepteraient pas l'entière de ma personne. Ayant fait mon coming-out relativement tard, à 22 ans, j'ai moi-même mis du temps à conscientiser ces deux aspects de mon identité. Je ne pense pas que c'était dû à la peur, mais plutôt à une forme de déni. Cela peut paraître fou, mais malgré mon manque d'intérêt pour

« Le racisme le plus primaire existe bel et bien en Suisse. »

« Cela arrive que l'homosexualité soit perçue comme antinomique aux cultures noires. »

les hommes et les sentiments que je pouvais avoir pour des femmes, j'ai mis énormément de temps à m'identifier comme lesbienne, comme si je ne pouvais pas concevoir que cette possibilité puisse exister pour moi. J'ai d'ailleurs beaucoup observé ce phénomène chez des personnes racisées, en tout cas plus souvent que chez des personnes blanches. Dans le discours de nombreuses personnes afro-descendantes, l'homosexualité est décrite comme « un truc de blanc », qui ne nous concernerait pas. Je ne veux pas du tout laisser entendre que les personnes afrodescendantes seraient plus homophobes que les blanches ou que ce trait serait inhérent aux personnes noires, mais cela arrive que l'homosexualité soit perçue comme antinomique aux cultures noires, qu'elle soit associée à des valeurs blanches, occidentales et antireligieuses, contre lesquelles il faudrait résister. Je crois que, personnellement, il me manquait des modèles, des représentations de personnes queers et racisées auxquelles je pouvais m'identifier.

Après vos études de médecine, vous vous êtes justement tournée vers la photographie pour visibiliser la communauté queer et afrodescendante. Pourquoi avoir choisi ce médium ?

J'avais récupéré l'appareil photo d'une amie un peu par hasard et commencé à prendre des photos de mes ami-e-x-s racisé-e-x-s¹. Après le meurtre de

George Floyd en mai 2020, je pensais qu'il n'y aurait pas de manifestations Black Lives Matter en Suisse à cause du Covid-19. Pourtant, je trouvais important qu'un signal de protestation, même digital, soit émis. J'ai donc fait un appel à participation très large, demandant à des personnes noires, et notamment des personnes queers, si je pouvais les prendre en photo. Au début, c'était surtout pour m'occuper, ne pas rester inactive ou impuissante face à ma peine. Je ne m'attendais pas à l'ampleur que ce projet allait

prendre. Après plus de 3000 photos et des centaines d'entretiens individuels, j'ai pris la mesure de la diversité des émotions face à ces événements ; de la tristesse à la peur en passant par la colère et l'incompréhension. Mon objectif est devenu clair : souligner la singularité de ces émotions et l'individualité de ces personnes, en dehors des stéréotypes. La photographie est un médium qui s'y prête bien.

Quels stéréotypes cherchiez-vous à éviter ?

Quand on lutte pour une cause, on se retrouve réduit à une identité collective : c'est l'effet entonnoir. On perd l'individu, l'expérience particulière, le parcours de vie unique et propre à chacun-e-x. Les portraits photo permettent de renouer avec cette expérience particulière. Je tenais également à respecter la pudeur des personnes que j'ai photographiées. Je suis souvent choquée par l'aisance avec laquelle on publie, diffuse et partage des images de corps noirs meurtris dans les médias, que ce soient des scènes de guerres ou de catastrophes naturelles. Cela relève d'une curiosité malsaine. Récemment, j'ai vu des images terribles d'un tremblement de terre qui a eu lieu dans le village où j'ai grandi. À l'inverse, on n'a jamais montré de corps dans la multitude d'images diffusées au moment des attentats du 11 septembre 2001. J'observe d'ailleurs la même impudeur face à la sexualité des personnes queers. Lors d'interviews, on n'hésitera pas à leur demander quelles sont leurs pratiques sexuelles ou leur poser des questions sur leurs organes génitaux, ce qu'on ne se permettrait jamais de faire face à une personne cisgenre et/ou hétérosexuelle. De manière générale, les minorités, que ce soient les femmes, les noir-e-x-s, ou les personnes queers ont trop souvent été représenté-e-x-s de manière stéréotypée dans l'histoire.

Vous avez également publié beaucoup de vos photos sur Instagram. Quel rôle les réseaux sociaux jouent-ils dans votre militantisme ?

Mon profil est devenu peu à peu public, un espace de rencontre et de mobilisation pour ma communauté. J'y partage également beaucoup d'informations sur les soirées que je co-organise et dans lesquels je mixe ; divers événements safes pour les personnes queers et racisées, notamment des ballrooms². Même si je ne voudrais jamais être influenceuse, Instagram est devenue une plateforme professionnelle, car beaucoup de sollicitations me parviennent par ce biais. Pour moi, c'est un outil essentiel pour faire passer un message, rassembler une communauté et la visibiliser. On décrit cela comme quelque chose de malsain et chronophage, mais je trouve les réseaux sociaux très positifs. Contrairement à la politique, où un nombre infime d'individus représente les autres, tout le monde peut porter sa voix sur ces plateformes. Positivement comme négativement, mais tout le monde peut le faire.



Ève Marie Perrin

Photo: Céline Egger

La politique institutionnelle vous paraît-elle inaccessible ?

Oui, complètement. J'ai l'impression que ce n'est pas un milieu pour moi. Peut-être parce que les sujets qui me tiennent à cœur ne sont pas discutés en politique, qu'il n'y a pas de jeunes ou que je ne m'identifie pas aux personnes que j'y vois. En tant que personne noire, on me donne sans cesse le sentiment de n'avoir qu'un statut d'invitée en Suisse. C'est difficile de s'y sentir légitime, en confiance et en sécurité, d'autant plus en tant que femme lesbienne. Cette assurance me paraît être une condition nécessaire pour se lancer en politique, particulièrement quand on se bat pour des causes qui nous touchent personnellement. Bien sûr, il est important que certaines personnes le fassent et je leur en suis reconnaissante, mais je ne crois pas que ce soit pour moi.

Que souhaiteriez-vous voir changer dans le futur ?

Je pense que si l'on veut imaginer un futur meilleur, c'est essentiel de commencer par l'école. En tant qu'enseignante, je voudrais diversifier le canon littéraire, enseigner l'histoire d'autres cultures qui façonnent la Suisse multiculturelle ou encore aborder des sujets qui ponctuent l'actualité comme la migration. Mes élèves vont aux manifestations

Black Lives Matter, aux grèves féministes et climatiques. Ils et elles sont très au fait des injustices qui structurent notre société. Malheureusement, ces sujets restent tabous et difficiles à aborder en classe, notamment les questions d'identités de genre et d'orientations sexuelles. De nombreux élèves vont voir mon profil Instagram, savent que je suis lesbienne et m'interrogent à ce sujet. Je crains parfois de répondre, car ces questions restent malheureusement sensibles dans un environnement scolaire. Mes collègues hétérosexuel-le-s, au contraire, parlent ouvertement de leur femme, mari ou enfants. J'aimerais que cela change, particulièrement pour les élèves qui, comme moi à l'époque, manquent de représentations ou d'espaces où en parler. L'école peut être un endroit violent, à un moment de la vie où on n'est pas forcément préparé.

Marsali Kälin, diplômée d'un master en littérature comparée et études genre, est médiatrice culturelle.

Notes

- 1 L'usage du «x» marque une rupture avec la binarité féminin-masculin de la langue française.
- 2 La ballroom culture est un mouvement underground né à New York dans les milieux LGBTIQA afro et latino-américains des années 1980.

« Je suis choquée par l'aisance avec laquelle on publie et diffuse des images de corps noirs meurtris dans les médias. »

«Ich suchte nicht nur nach Antworten, weil ich queer bin, sondern auch, weil ich schwarz und queer bin»

Ève Marie Perrin, 26, ist Fotografin, DJ, Organisatorin von Veranstaltungen und Lehrerin. Sie ist halb Schweizerin und halb Haitianerin und kämpft gleichzeitig gegen Rassismus, Sexismus und Homophobie. Sie hat erlebt, wie schwierig es ist, den eigenen Platz und die eigene Stimme zu finden – sogar unter Aktivist*innen –, wenn man sich wie sie im Schnittfeld mehrerer Formen von Diskriminierung befindet. Diesen Platz hat sie gefunden, indem sie ihre Community ausserhalb von Klischees und politischen Links-Rechts-Stereotypen porträtiert und sichtbar gemacht hat. Porträt einer vielfältigen jungen Aktivistin.

Lesen Sie das ganze Interview auf Deutsch:
www.frauenkommission.ch

«Non cercavo solo risposte al fatto di essere queer, ma di essere nera e queer»

Ève Marie Perrin, 26 anni, fotografa, DJ, organizzatrice di eventi e insegnante. Di origine svizzera haitiana, conduce una lotta convergente contro il razzismo, il sessismo e l'omofobia. Il suo percorso mostra la difficoltà a trovare il proprio posto e la propria voce, perfino negli ambienti militanti, quando ci si situa all'intersezione di diverse forme di discriminazione. Il suo posto l'ha trovato dando visibilità e riunendo la sua comunità al di fuori degli stereotipi e dei banchi della politica. Ritratto di una militante dalle molteplici sfaccettature.